

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Grâce à la mode actuelle, la ville de Saint-Etienne voit revivre l'âge d'or et ces jours florissants qui semblaient ne plus vouloir revenir. — « Réjouissez-vous, dessinateurs, metteurs en cartes, isseurs, mène-barres, etc., voici une nouvelle ère qui s'ouvre pour votre industrie! Redoublez d'intelligence et d'activité, travaillez, faites merveille; le goût du jour est au ruban!... » — Et les passementiers ont répondu avec joie à l'appel; ils ont fait de leur mieux, et ce mieux est magnifique.

Nous nous plaisons à reconnaître le bon goût de la mode en cette circonstance. Aucune garniture n'est plus gracieuse, plus fraîche, plus séduisante que le ruban, de quelque façon qu'on l'emploie, et les manières de l'employer ne manquent pas aujourd'hui; les chapeaux en sont garnis à profusion: ce ne sont que torsades de toute sorte, superbes coardes, etc.; sur les fichus de tulle et dentelle, mousseline et plissés, on dispose de coquets nœuds « papillon » en ruban de couleur au choix. Le genre veut aussi qu'on fasse beaucoup de choux de ruban; cette nouveauté (renouvelée du vieux style) se met au bas de l'ouverture des corsages, aux manches, et un peu partout. On fait également des nœuds fort élégants à longs pans flottants pour fermer devant certains vêtements (paletots, mantilles, pèlerines), et les garnir derrière. Enfin, que de bouclettes en ruban ne pose-t-on pas aux poches, aux aumonières!

Mais où l'application du ruban devient chose importante et capitale, c'est lorsqu'il s'agit d'ornementer certaines jupes. Ici c'est un pli Bulgare qui est presque recouvert par une cascade de nœuds en ruban, de grandeurs étagées; ou c'est un coquillé de ruban ornant le milieu fendu de ce même pli. Une autre fois, c'est le tablier coupé en carré de chaque côté, dont les bords sont garnis d'un coquillé du même genre formant crête de coq lorsque les deux côtés sont réunis au milieu du jupon. On emploie aussi le beau ruban, le large ruban de ceinture surtout,

pour servir d'écharpes « bayadère ». Ces écharpes entourent les jupons en les bridant avec grâce, et forment derrière, sur le côté ou devant (c'est le dernier genre), des nœuds sans coques, à bouts effilochés. Il y a bien d'autres manières fort élégantes d'employer le ruban, mais nous croyons superflu de pousser plus loin cette nomenclature dont la fantaisie se plaît à reculer les bornes, — quoique l'excès en tout soit un défaut.

Nous avons annoncé, il y a déjà un certain temps, de nouveaux vêtements, — très charmants, du reste, — en application de cachemire noir brodée sur gros tulle de laine; nous ajoutions même que ce genre, fort élégant, était appelé à un grand succès. Hélas! il nous faut avouer aujourd'hui que le domaine public s'est emparé si vite de cette gracieuse innovation, qu'une femme très-élégante n'en voudra plus profiter! Adieu donc, jolies mantilles, paletots merveilleux, vêtements coquets!... La vulgarité vous a tués avant que vous ayez vécu!

Les tabliers et cuirasses du même genre ont peut-être plus de chance de durer, car leur manière d'être implique une composition de toilette que tout le monde ne peut porter. Ce serait, au surplus, grand dommage de ne pas profiter d'un travail aussi ingénieux.

Dans un de nos derniers courriers, nous avons commencé à signaler l'arrivée des tissus printaniers de la saison; aujourd'hui, nous dirons un mot des étoffes à jour, dont la mode s'apprête à favoriser sin-

gulièrement le développement. Les grenadines ont de nouvelles dispositions qui en changent tout à fait l'aspect: les unes sont à carreaux, les autres à rayures, celles-ci à bandes, celles-là à plumes et côtelées, avec rayures à jour et comme brodées. Quant à leurs nuances, elles sont aussi variées que leur aspect.

La nuance « crème fouettée », beurre frais, paille, toute la gamme du jaune pâle en un mot, est tenue en croissante faveur par le goût parisien; notons-le en passant.



P. N° 252. — CONFECTION Printanière.

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Il faut, ainsi que nous l'avons dit déjà, compter les franges parmi les garnitures les plus appréciées du moment. On les choisit de même nuance que la toilette; il n'est pas difficile de se les procurer ainsi, le commerce étant en mesure d'en offrir un choix très grand, ou de faire fabriquer sur échantillon la frange désirée. On nous a montré quelques spécimens d'une richesse et d'une fabrication vraiment merveilleuses. Le travail de la passementerie, on pourrait presque dire l'art, est arrivé à un très haut degré de perfection; il semble que le progrès n'ait plus rien à faire de ce côté; pourtant qui peut répondre du goût parisien! — Une frange fuschia, en beau cordonnet mélangé de perles, à haute galerie comme tête, nous a particulièrement plu. Nous avons vu également des entre-deux, galons, motifs séparés, appliques, guirlandes de fleurs, toutes sortes de combinaisons enfin, d'une élégance sévère et de bon goût, formant les plus riches garnitures qu'on puisse désirer pour robe ou confection de luxe.

Le mot *confection* va nécessairement reparaître dans le langage des modes. Tant qu'il était accepté de sortir « en taille » dans la rue, nous n'avions que faire de ce mot qui représente à lui seul une collection de vêtements variés ou le vêtement lui-même. On disait en effet: « Je vais mettre ma confection, » ou bien: « Tel magasin a la spécialité des jolies confections. » Le goût du jour, à présent, exigeant un vêtement additionnel pour la promenade, nous n'avons plus qu'à nous incliner et à reprendre possession de la « confection ». Au surplus, elle nous offre assez de ressources; nous n'avons que l'embarras du choix entre les mantelets à longs pans carrés, les dolmans à manches pendantes et carrées, le paletot *Parisien*, la pèlerine et l'écharpe. C'est en cachemire pour les costumes ordinaires, et en sicilienne pour les toilettes habillées, qu'on établit ces divers modèles.

Une simple toilette pour donner une idée de ce qu'on fait en ce moment: — Jupe à traîne et pli Bulgare, en limousine à rayures bleues et grises derrière, en vigogne gris uni devant, où elle est disposée en plis plats. Trois écharpes en limousine, partant à distances égales du pli Bulgare, entourent le tablier, au milieu duquel elles forment chacune un nœud marin, et leurs bouts, garnis de franges assorties, retombent les uns au-dessus des autres. Corsage cuirasse en vigogne grise, orné dans le haut d'un fichu paysanne en limousine, tout entouré de franges pareilles aux précédentes, et dont les pans, réunis par un nœud au bas de la taille, retombent sur le tablier, faisant suite aux autres.

Constatons, en terminant, que le problème de la chaussure est résolu: une femme élégante ne consentira plus à porter une chaussure à bouts carrés; les bouts pointus ont le dessus! Le pied se trouve peut-être un peu allongé, mais en revanche il paraît d'autant plus mince... Voilà un argument irrésistible, n'est-il pas vrai?

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 252.

CONFECTION Printanière. — Vêtement en sicilienne, mantelet devant et genre Metternich derrière. Le dos est orné, dans le haut, d'une espèce de capuchon formé par un double pli avec motif en passementerie. Le bas du dos est fixé à la taille par une ceinture qui passe en dessous; de là, le vêtement retombe sur le jupon comme une basque postillon. Ruches dans le haut et le devant du vêtement, et passementerie sur tous les bords. — Chapeau de paille genre marin, garni dessous d'une ruche en ruban bleu; plume de même nuance que la paille, et ruban bleu formant une coarde sur le bord derrière.

G. N° 509.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Robe de cachemire gris cendré. — Jupon ras-terre à pli Bulgare, avec large nœud de ruban sur le milieu. Le de-

vant est garni de bouillons et de coulissés avec un volant dans le bas. — Paletot de demi-saison en sicilienne noire, plus long devant que derrière et demi-ajusté. Le dos est en deux morceaux seulement, et le côté de la basque, qui forme le dessous du bras, est replié sur lui-même en formant comme un revers. Cette basque est ouverte au milieu et garnie de coques en faille. Les devants de ce vêtement, terminés en triangle, sont complétés par une poche ornée de revers et de boutons; les bords sont rabattus sur eux-mêmes et garnis de boutons assortis. Parement aux manches. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée. — Chapeau de paille à bords renversés, garni d'un coulissé et d'une guirlande de giroflée dessous, entouré dessus d'une plume et d'un ruban noué derrière.

2. Costume en lama et faille havane. — Jupon ras-terre à pli Bulgare, entouré dans le bas devant d'un volant dont la tête est soutenue par un biais en faille. — Deux tabliers superposés recouvrent en partie le devant du jupon. Le premier est rayé par un biais en faille, qui le fixe au milieu du jupon à partir du bord inférieur, et le bas de ce tablier, ainsi que celui du suivant, est entouré d'un biais semblable. Le second tablier forme au milieu deux pointes avec chou de ruban entre elles, et les deux tabliers, drapés et réunis, sont fixés derrière sous un nœud de faille. — Corsage-veston ouvert, avec un revers, sur un gilet montant garni de boutons assortis. Un biais en faille, semblable à ceux des tabliers, orne le haut et les devants, ainsi que le bas des manches; un chou de ruban ferme le milieu. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille, de même forme que celui de la première figurine, garni dessous d'une couronne de fleurs des champs, terminée derrière sous un nœud de ruban. Fleurs et ruban assorti groupés sur le dessus.

G. N° 510.

TOILETTES DE VISITE POUR DAME AGÉE. — 1. Réception. — Jupon en faille noire entouré d'un haut volant. — Polonaise en cachemire noir, de forme princesse, garnie devant de nœuds en faille superposés et sur les bords inférieurs d'une guipure noire. — Petite pèlerine en cachemire, garnie d'une guipure qui entoure le haut derrière et dessine un plastron devant lequel est rayé de biais de faille noire avec de jolis boutons au milieu. Manches duchesse. — Lingerie en dentelle blanche ancienne.

2. Visite. — Costume en sicilienne olive. — Jupon ras-terre monté à pli Bulgare derrière, avec une rangée de boutons sur le milieu. Le devant, tout bouillonné, est garni d'un volant froncé dans le bas, avec un large nœud en faille assortie, placé de côté. Un plissé entoure le bas du jupon. — Corsage cuirasse à longue basque derrière, entouré dans le bas de guipures en laine de couleur assortie; les manches sont garnies d'un plissé en faille liséré de chaque côté et posé à plat, auquel est cousu dans le haut une dentelle guipure aplatie sur la manche; un volant plissé termine le bas du plissé et de la manche. — Un fichu que l'on met à volonté orne le haut du corsage; il est en faille, formé de plis et entouré de guipure sur les deux bords. — Lingerie fine en toile et guipure blanche. — Chapeau de paille noire, garni dessous d'une guirlande de giroflées avec plumes olive; nœuds de faille de même couleur et herbes en dentelle noire prenant leur point de départ derrière pour se nouer sous le menton.

Description de la planche coloriée n° 1216

1. **TOILETTE HABILÉE, vue de dos.** — Robe à longue traîne en faille de couleur. — Le pli Bulgare est formé d'un bouillonné terminé en pointe dans le bas et entouré d'un gros liséré. La pointe forme le milieu de la traîne, et les côtés sont garnis de volants superposés dont le dernier fait le tour de la traîne. Un volant coquillé orne les deux côtés de laquelle ils se perdent. — Mantelet écharpe en sicilienne, rayé de passementeries perlées de jais au milieu, avec trois longues bouclettes en faille à bouts flottants, dont la tête remonte. Les bords supérieurs et inférieurs de ce mantelet sont garnis de dentelle noire ruchée et de riches passementeries à pendeloques de jais. — Chapeau de paille, à calotte large, plate et peu élevée. Passe assez large et plate également. Dessus, un ruban de velours noir drapé autour de la calotte, qu'il dépasse, et noué derrière; groupe de roses formant un peu la traîne.

2. Même toilette que la précédente, vue de face. — Le tablier de la robe, tout bouillonné, est garni sur les côtés d'un volant ruché qui se termine sous un grand volant monté à doubles plis creux, lequel orne le bas du tablier. — Le joli mantelet écharpe en sicilienne dont nous avons décrit le dos est drapé et croisé sur la poitrine, avec un seul pan, long et carré; il est fixé par une ceinture placée en dessus et qui soutient également le milieu du dos. Un nœud en faille garnit le point de ralliement des deux côtés du vêtement. La dentelle et la passementerie qui le garnissent entourent les bords de ce mantelet-écharpe, ouvert en châle, et ceux du pan

unique. Ce dernier est orné, dans le bas, d'une poche aumônière carrée, rayée de passementerie perlée, et de trois longues bouclettes à pans, qui rappellent la disposition du dos. — Chapeau de même forme que celui de la première figurine, à passe baissée à la Marie Stuart, garnie dessous d'une guirlande de petites roses, et dessus d'une autre guirlande plus volumineuse posée sur un velours noir.

3. Nouveau modèle de capote vu de face, en drap léger ou toute autre étoffe au choix, de couleur grise : vêtement montant, à col droit, avec poches de côté et double rangée de larges boutons assortis; manche plate, fermée par un seul gros bouton. Une simple piqure entoure tous les bords de la capote, qui n'a pas d'autre garniture. — Chapeau *Ophélie*, en paille d'Italie, à bords droits et lancés en arrière, garni dessous d'une large guirlande de marguerites des prés, avec nœud papillon en faille noire posé sur le côté. La calotte, couverte de marguerites, est entourée d'un large ruban noir noué sur le côté près du précédent, dont il complète l'effet.

4. Petite fille de quatre ans. — Robe de cachemire blanc. — Jupon court, plat devant, monté à plis plats et pressés derrière. — Corsage à basque, genre peplum, fermé devant par des boutons de nacre et tout garni de broderie anglaise. Col et parements aux manches, ornés de même. — Ceinture en ruban de faille rouge, à double nœud et pans tombants derrière. — Chapeau de feutre blanc, forme melon, garni d'un ruban rouge et d'une plume noire.

5. Robe de faille grise. — Jupon à traîne, sans garniture. — Paletot genre dolman, en sicilienne noire, à manche carrée et longue, détachée du corps du vêtement; une ouverture est ménagée à la couture pour laisser passer le bras; nœud de faille au-dessus de la fente. Tout le vêtement est rayé en biais de galons perlés, puis entouré d'une dentelle noire sur laquelle retombent les pendeloques de jais. Dentelle ruchée autour du cou. — Chapeau de paille de riz blanche (même forme que les deux premiers), garni de ruban rouge autour de la calotte; ce ruban forme un groupe sur le sommet près du bord baissé dont il remplit le creux. Traîne d'églantines ornant tout un côté pour retomber derrière.

6. TOILETTE HABILÉE. — Robe en foulard de deux tons : le fond est en foulard havane et les garnitures en foulard écarlate. — Jupe à traîne, garnie derrière, sur le pli Bulgare, d'une échelle de biais dont les montants sont formés d'un petit volant froncé. Les côtés sont rayés en travers de bandes semblables, puis entourés d'un biais et d'un volant en foulard écarlate qui retombe sur le tablier. Celui-ci est garni en rond de biais superposés et espacés comme les précédents, avec un volant de 45 cent. pour terminer le bord inférieur. — Corsage et manches garnis de même. — Vêtement Watteau (nouveau modèle) en sicilienne noire. Les devants ont la forme de ceux d'une longue écharpe entourée d'une passementerie perlée et terminée en carré, avec une haute frange perlée. Le dos est une sorte de tunique ajustée à la taille, avec un pli Watteau fixé dans le haut sous une jolie berthe en passementerie et franges de jais. Les côtés, plus courts que le milieu, sont ouverts et garnis d'une poche ornée de passementerie et de franges pareilles aux précédents; puis ces côtés, pliés sur eux-mêmes, à la façon d'un postillon, viennent se fixer sur le pli Watteau. Cette disposition étage d'une façon très-heureuse les bords inférieurs, qui sont garnis de passementerie et de franges comme le reste. — Chapeau *Ophélie* (même forme que celui de la figurine n° 3), garni dessous d'une demi-guirlande de coucous, et dessus d'une pluie de fleurs semblables recouvrant toute la calotte.

7. Même modèle que celui de la 3^{me} figurine, vu de dos. — La capote offre l'aspect d'un dos de vêtement d'homme : trois coutures (de tailleur), plis de côté et fente au milieu; garniture de gros boutons pareils à ceux des devants et piqures sur tous les bords. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée au milieu, baissée et aplatie contre la tête. Ce chapeau, bordé de velours marron, est garni d'écharpes en surah écarlate et velours marron drapées ensemble, et qui forment de grosses coques derrière sur le pied d'une plume écarlate.

ÉCHOS DE LA MODE

Les échos, comme la lumière, peuvent venir du Nord, et leur provenance lointaine ne fait parfois qu'ajouter à leur intérêt. Ceux que nous recueillons aujourd'hui arrivent de Russie, et ils donnent une haute idée de la façon dont on entend là-bas les bals costumés.

C'est à Saint-Petersbourg, chez le grand-duc héritier, qu'il faut se transporter pour voir l'histoire et la fantaisie évoquées par les plus belles, avec accompagnement de diamants, de perles, de saphirs et de rubis sans nombre.

*
**

La princesse D... était éblouissante en naïade. La robe de satin roseau, recouverte de gaze d'argent, miroitait comme un lac au soleil. Autour de la tunique, de longues franges de roseau mêlées de fleurs aquatiques, de coquilles et de coquillages. Sa taille frêle dans une cuirasse de gaz d'argent; sur ses belles épaules, des diamants ruisselant en gouttes. Ses cheveux blonds dénoués, flottant comme un voile d'or et mêlés de perles, de coquilles et de fleurs arrachées « à l'humide sein des eaux ».

Saint-Aulaire, ainsi que le fait remarquer la *Vie parisienne*, aurait vu là le placement de son quatrain :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma Muse,
Elle serait Téthys, et le jour finirait !

Elle était Téthys, et on aurait voulu que la nuit ne finit pas pour pouvoir la regarder plus longtemps.

*
**

Il y avait encore la comtesse S... en gitana espagnole. Jupe de laine rayée blanche et rouge, garnie d'une frange rouge, or et noir, sur jupon de satin cerise; la jupe bariolée d'animaux fantastiques noirs et or. Corsage en satin cerise, brodé des mêmes animaux. La mantille de dentelle noire encadrant un des visages les plus spirituels des bords de la Néva.

*
**

Enfin, une splendide dogaresse, copiée sur un portrait de noble Vénitienne du XVI^e siècle. La jupe en satin turquoise pâle, brodée dans le bas de perles fines. La traîne en velours vert émeraude, découpée en larges feuilles de trèfle brodées d'or. L'aumônière pendant sur la robe; ceinture et aumônière criblées de pierreries. Corsage de velours rouge, à plastron de pierreries. La coiffure rappelant le hennin, mais plus basse, composée d'une couronne ducale que surmontent de grandes ailes d'oiseaux verts et bleus déployées; le long voile de gaze blanche brodé d'or flottant derrière.

*
**

Ne quittons pas la Russie sans apprendre à nos lectrices que la grande-duchesse Marie a dernièrement emporté de France une merveille. C'est une chambre en point d'Alençon Louis XVI, qui fut faite autrefois pour Marie-Antoinette.

L'approche de la Révolution empêcha la reine d'acheter cette chambre composée pour elle. Le dessin représente des touffes de roses et de lis mêlées; les paniers et les couronnes de fleurs dans le goût du temps couvrent le délicat réseau d'Alençon. Quand Napoléon I^{er} épousa Marie-Louise, il acheta ces dentelles et les plaça dans la corbeille de l'Impératrice. Elles furent vendues après les Cent-Jours et eurent des fortunes diverses. Mais jamais le caprice d'une femme, si prodigue qu'elle fût, n'osa tendre ses murs de ce travail de fées. Cette magnificence royale devait retourner en de royales mains.

La chambre, en dentelles aussi fines que les plus fines tuniques, se compose des rideaux, du couvre-pieds, de l'édredon et de six coussins.

La grande-duchesse Marie n'a payé tout cela que vingt-cinq mille francs.

V. P.

SOUVENIRS D'UN CENTENAIRE

Une soirée bien intéressante a eu lieu la semaine dernière. M. de Waldeck, le peintre, a donné une petite fête pour célébrer l'anniversaire de sa naissance. C'est la cent-neuvième fois que cet aimable vieillard procède à cette petite cérémonie.

M. de Waldeck a cent neuf ans sonnés, et se porte comme vous et moi.

Pour les gens qui trouvent la vie bonne, la longévité de cet artiste ne laisse pas que d'être assez consolante. Comme on a toujours la prétention de mieux faire que son voisin, rien n'empêche de dire :

— M. de Waldeck a vécu cent neuf ans, je pourrai bien en vivre cent douze.

J'ai connu un centenaire qui est mort, je crois, l'an dernier, Alexandre Boucher, le violoniste. Il mettait une certaine coquetterie à dire :

— Waldeck, je le connais parfaitement; il n'est pas aussi vieux que moi.

Rien n'était plus curieux que d'entendre ce galant homme dire, avec un grand sérieux, des énormités de ce genre :

— La dernière fois que je rencontrai Danton, nous allâmes déjeuner à la Tour-d'Argent.

— Je ne vous parle pas de Louis XV, parce que je n'aime pas à parler de ce dont je ne me souviens pas parfaitement. Je ne l'ai vu que cinq ou six fois et encore il était en voiture; autant que je puisse me le rappeler, il avait l'air assez bon garçon.

— La dauphine était fort majestueuse, et M^{me} de Lamballe était adorable. Mais ça ne fait rien : M^{me} Dubarry avait un rude chic !

Il avait connu Beaumarchais, dont il ne disait pas grand bien. Cette opinion, du reste, n'avait rien de blessant pour la mémoire du père de *Figaro* : Boucher ne le jugeait pas comme auteur dramatique, mais comme simple musicien.

— Caron, disait-il, avait été harpiste de Mesdames; mais il comprit bien, — il n'était pas bête, — qu'il ne deviendrait jamais un grand virtuose, et il fit autre chose.

Boucher prétendait avoir été l'ami de Bonaparte, à qui il ressemblait assez. Il affirmait même que cette ressemblance avait été bien plus grande autrefois, et que c'était grâce à elle que Joséphine avait remarqué le commandant.

A quoi tient la destinée des empires !

Où Boucher était véritablement intéressant, c'était lorsqu'il parlait de la Révolution, ou, pour mieux dire, des hommes de la Révolution.

— On aura beau faire, me disait-il un jour, on ne peut détruire ce qui est; tôt ou tard la justice se fait. Marat était un vilain monsieur, mais Maximilien était un très-brave garçon; il s'est peut-être trompé, mais il voulait faire pour le bien.

Il détestait Louis XVIII.

— Déjà, disait-il, quand il n'était que le comte de Provence, je ne pouvais pas le sentir : c'était un clampin !

On avait toujours une scène comique, quand on lui parlait de Déjazet, de Laferrière, d'Henry Monnier et de M. Thiers.

— Un tas de gamins ! disait-il avec mépris.

Un jour, le pauvre Gustave Bourdin, qui devait mourir si jeune, lui demanda en riant :

— Voyons, bon centenaire, vous allez me donner un renseignement que je désire depuis bien longtemps.

— Avec plaisir.

— Est-il vrai que Saint-Georges soit très-vieux ?

— Je crois bien qu'il doit être vieux et, entre nous, je le croyais mort depuis longtemps, car la dernière fois que je le vis,

c'était au jeu de paume des Capucines; il faisait des armes avec cette vieille chevalière d'Eon qui avait l'air d'une pomme cuite, et il y a bien longtemps de cela.

— Mais non, fit Bourdin; je ne vous parle pas du mulâtre, je parle de l'auteur dramatique.

— Connais pas.

— Allons donc ! il a fait trente opéras-comiques qui sont des merveilles; vous ne connaissez que cela : un grand homme fort distingué, fort poli, un gentilhomme du plus grand air.

— Ah ! oui, le marquis de Saint-Georges, un ancien officier qui travaille avec Scribe ?

— C'est cela même.

— Eh bien, que me demandez-vous ?

— Je demande s'il est vieux.

— Lui ! s'écria Boucher avec un petit air de mépris, lui, vieux c'est un gamin; si on lui pressait le nez, il en sortirait du lait.

Jules NORIAC.

UN DRAWING-ROOM

La reine Victoria a tenu, dans la seconde quinzaine de mars, un *drawing-room* à *Buckingham Palace*, dans lequel ont été présentées les *débutantes* à la cour, c'est-à-dire les jeunes filles appelées à être admises dans le cercle royal. Cette formalité suscite toujours un énorme concours, car, parmi ces débutantes, il en est une que l'opinion générale salue comme reine de beauté et qui devient, de ce fait, la souveraine de la fashion pendant la saison. Invariablement, un superbe mariage devient la conséquence de cette royauté; et comme très souvent celle qui l'obtient est pauvre, vous jugerez de l'importance du *drawing-room* des débutantes pour les jeunes filles de l'aristocratie anglaise.

Le *drawing-room* du mois dernier a été empreint d'un éclat extrême, et particulièrement intéressant par la variété de style déployée dans les toilettes. Cette variété a été si grande, soit dans le choix des étoffes, les couleurs employées, la façon des robes ou l'agencement des coiffures, qu'il est impossible de définir dès maintenant la mode qui sera suivie durant la saison, et d'indiquer la nouveauté-type qui fera loi.

La reine portait une robe de moire noire, avec traîne garnie de crêpe brodé de soie et de jais. Sur la tête, un long voile de tulle blanc, tenu par un diadème de rubis et de diamants. Collier et broche des mêmes pierreries; puis les insignes de l'ordre de la Jarretière, de Victoria et d'Albert, et du Bain.

La princesse de Galles avait une robe et une traîne en velours violet de Parme : le manteau doublé de satin de même nuance se rabattant en revers garnis de fourrure et rattachés par des diamants. Dans les cheveux, un diadème de diamants, de perles et d'émeraudes tenant un voile et des plumes.

La duchesse d'Edimbourg était resplendissante dans une toilette de velours bleu ciel, garnie d'admirable martre zibeline; la jupe de satin était ornée de diamants et d'une cordelière de pierreries, ainsi que le corsage.

Les deux princesses portaient les ordres de divers pays dont elles sont pourvues.

La robe de la princesse Louise, marquise de Lorne, était de soie lavande avec ornements de tulle, de crêpe de Chine et de bouquets de pensées; traîne de velours pensée, garnie de dentelles d'Irlande. Parure de diamants et d'opale. La coiffure à la Montespan de la princesse a été une des sensations de la réception royale.

La comtesse de Dudley, — une des beautés de la cour et dont le vol des diamants (aujourd'hui retrouvés) fit récemment tant de bruit, — portait une robe de satin émeraude sur laquelle était jetée une tunique d'incomparable point de gaze relevée par des bou-

quets de roses jaunes et rouges ; la traîne de velours vert était garnie de dentelles et de guirlandes des mêmes roses.

Parmi les coiffures, on remarquait beaucoup la duchesse de Bedford, coiffée à la Maintenon, avec un diadème de diamants valant plus de deux millions ; lady Ermytrude Russel et sa sœur lady Ella Russel, coiffées à la Pompadour, ainsi que mistres Francis Higgins, dont la toilette Louis XV a obtenu tous les suffrages par l'heureuse disposition des guirlandes de fleurs qui la garnissaient.

La vicomtesse Holmesdale a innové une coiffure qui a fait sensation. Elle se composait d'un voile de gaze argentée, natté avec les cheveux en forme de turban et placé sur le front.

Les *débutantes* étaient la grande attraction de la cérémonie. Une jeune beauté australienne, miss Annie Gray, de Nareeb-Nareeb, qui n'a pas encore dix-sept ans, a entraîné tous les suffrages à la suite de son incomparable chevelure blonde. Succès très vif aussi pour miss Nicolson, Mlle Bichoffsheim, Mlle de Rothschild, en toilette de soie paille, brodée de guirlandes de bluets sur velours noir.

Il est présumable que c'est miss Annie Gray, fille aînée et héritière du riche M. Gray, de Nareeb-Nareeb, qui sera la beauté à la mode de la saison prochaine.

L. S.

LES JEUX DU COMMERCE ET DU HASARD

A quoi tiennent la vogue commerciale, la fortune industrielle ? Comment suffit-il souvent d'un bout de ruban tourné d'une certaine façon, d'un amalgame de deux drogues habilement baptisé contre un mal quelconque, d'un chocolat mélangé à quelque autre aliment, pour donner à une couturière ou à un droguiste la fortune que tout le génie d'un poète, tout le travail d'un savant, ne sauraient constituer ?

Cela ne s'explique pas, et pourtant cela est.

Vous vous rappelez la vogue, l'an passé, de la couronne *Léopold Robert*. Cette guirlande a fait gagner des sommes considérables à un marchand de modes du quartier Saint-Honoré. Et cependant, il n'en n'avait pas eu l'idée. Cette idée lui avait été donnée par une gracieuse et intelligente jeune femme, s'inspirant de la coiffure qu'elle avait retrouvée portée par Rachel dans une miniature qui la représente sous son costume du *Moineau de Lesbie*, et dont la célèbre artiste avait pris idée elle-même sur le tableau de Léopold Robert.

Le marchand de modes, sur cette seule guirlande, qu'il vendait de quatre-vingts à cent cinquante francs, a gagné dix fois la somme que le tableau de Léopold Robert, — inspiration première de cette coiffure, — rapporta au peintre.

Le hasard bien souvent préside seul à ces inventions de la mode, destinées à une vogue folle. Aux bains de mer, le vent emportant le voile de gaze de Mme de Gallifet, la marquise a l'idée de lui faire faire un tour sous le menton avant de le rejeter en arrière. Vous savez le succès de cette trouvaille : toutes les femmes de l'ancien et du nouveau monde se sont mises à vouloir porter des voiles à la façon de la marquise, et la quantité de métrage de gaze qui s'est vendue, en conséquence, est incalculable. Deux fabricants y ont fait fortune.

Tels sont les fruits du commerce. Découvrez l'Amérique, l'art de conduire les vaisseaux, et vous aurez la fin misérable et abandonnée de Christophe Colomb ! Créez la philosophie expérimentale, trouvez les lois de la pesanteur et le mouvement de la terre, et vous aurez maille à partir avec vos concitoyens. Mais imaginez une coiffure, une eau pour le teint, une pâte pour le rhume, et vous gagnerez beaucoup d'argent, sans compter même un peu de gloire.

M. Laferrière, l'acteur du boulevard, n'a jamais été si célèbre que depuis qu'on débite, en fioles parfumées, ce qu'on appelle son *secret de jeunesse!*...

BACHAUMONT.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — La direction de ce théâtre, poursuivi depuis si longtemps par la malchance, semble s'être donné pour mot d'ordre de chasser deux lièvres à la fois, en appelant à elle et la quantité et la qualité. La quantité s'est trouvée représentée le même soir par deux comédies en un acte et une en deux actes, lesquelles ont passé sans trop de peine.

La *Pêche miraculeuse*, de MM. Nus et Durantin, n'est autre qu'une pêche aux gendres, faite dans les eaux de Dieppe par le bonhomme Chamouillard, père de trois filles plus ou moins charmantes. Le seul rôle de la pièce est celui dudit Chamouillard, que Delannoy joue avec sa verve un peu grimaçante.

Monsieur Margerie est une miniature à la manière noire, dont l'idée semble avoir été tirée par M. Henri Rivière d'un procès récent. C'est l'histoire d'un propriétaire campagnard et père de famille, affligé d'une berlue fâcheuse, puisqu'il s'imagine que sa femme lui préfère un de ses voisins de campagne. Il y a de l'émotion et de l'imprévu, mais aussi quelque obscurité dans ce petit raccourci de drame. On ne sait pas trop au fond si Mme Margerie est à demi coupable ou tout à fait innocente. « Expliquez-vous, femme, » — dit un personnage de Shakespeare, — « une confession par énigmes amène une absolution embrouillée. » Le cas de M. Margerie est aussi trop accidentel pour être scénique. Munié, heureusement, a fort bien rendu le délire du visionnaire et la jalousie du mari : la pièce lui doit en partie son succès.

Passons sur *Retour du Japon*, de MM. Delacour et Erny : la destinée de ce vaudeville anodin est de servir de lever de rideau, et il a tout ce qu'il faut pour remplir ce petit emploi.

CLUNY. — La nouvelle pièce de M. Jules Claretie s'est décidément présentée au public sous ce titre : *les Ingrats*, et naturellement on entend souvent parler, dans ces quatre actes, d'ingrats et d'ingratitude. Celui-ci est accusé de se montrer ingrat envers la fortune, cet autre affirme que le gouvernement est ingrat envers lui. Peut-être l'ingratitude générale vient-elle surtout de ce que les uns et les autres sont en réalité des ambitieux.

L'ensemble de la pièce, en résumé, est médiocre ; mais il y a des morceaux brillants qui suffiront sans doute à maintenir *les Ingrats* un peu de temps sur l'affiche.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Si l'opérette était morte au succès, ce n'est point le prétendu opéra-comique en trois actes de MM. Ernest Dubreuil et Henri Bocage, musique de M. Cœdès, qui la ressusciterait. Leur *C'air de Lune* offre tout au plus la lueur mélancolique d'une lampe qui s'éteint.

SALLE VALENTINO. — Le festival annuel donné au bénéfice de l'excellent chef d'orchestre, M. Deransart, a eu, cette année, un éclat particulier. La Société chorale les *Enfants de Lutèce* s'y est fait applaudir avec grande justice, ainsi que Mlle Kaiser et M. Montjoye. Une *Idylle-Valse* de M. Deransart, exécutée pour la première fois, a été également accueillie avec une sympathie méritée.

Il n'y a que des félicitations à adresser à M. Ducarro pour la façon dont il dirige les soirées de Valentino. Il est bien fâcheux qu'il ne puisse surveiller lui-même son établissement des *Porcherons* ; le public s'en trouverait mieux, et le directeur aussi.

Hop-Frog.

PLANCHÉ G. N° 509. — DESCRIPTION, PAGE 158.



TOILETTES DE VILLE





H. Lafosse, Orange aux Belles 25

LE MONITEUR

Paris, Rue...

Chapeaux et Confections de...
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon -

Parfums de la M^{me} Violet - Envoi de la...

Entered at Stationers Hall.



1216

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} à Paris

LA MODE

n. 92.

rue DuRiez, rue Halévy, 8.

meubles de P de Plument s. Vivienne, 33.

meubles Lussalle & C^{ie} s. Louis-le-Grand, 25.

LONDON *Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta, Street, Covent Garden, W.C.*



PLANCHE G. N° 510. — DESCRIPTION, PAGE 158.



TOILETTES POUR DAME AGÉE. — RÉCEPTION, — VISITE.

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE.)

I

Il pleuvait. Surpris par ce grain, le général s'était abrité sous la cahute en paille qui sert de corps de garde aux douaniers de la côte.

Aucun d'eux ne s'y trouvait en ce moment. Les quelques rares promeneurs avaient disparu. La plage était déserte.

Au loin, dans un canot échoué à marée basse, des enfants jouaient.

Sans en avoir conscience, ils avaient déchaussé l'ancre, et déjà le flot arrivait.

De plus, c'était dans une de ces noues, vallons de sable, qui se creusent parmi les grèves. Une première vague entoura, souleva tout-à-coup la barque.

Nos jeunes imprudents bondissent aussitôt dans l'espèce de lac qui se forme autour d'eux, et vivement regagnent le rivage, en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Un seul, le plus petit, n'avait pas osé. La marée accourait. Abandonné par ses camarades, effrayé du remous des flots, il jetait des cris perçants.

Le général était sorti de son refuge. Il cherchait des yeux, il appelait à tout hasard un sauveur.

Personne !

Lui-même il ne pouvait rien. Presque un vieillard, la goutte ! A peine marchait-il avec lenteur, en s'appuyant sur une canne. Et le danger pressait, et la distance était grande.

Il désespérait du salut de l'enfant, lorsqu'une ombre rapide passe devant lui. C'est une jeune fille, une fillette. Elle court, elle vole... Arrivera-t-elle à temps ?

Sur cette plage de Granville, en cet endroit, la marée va comme la foudre. Déjà le frêle canot danse à la crête des lames. Une dernière l'emporte au large. Il va chavirer... Il chavire... L'enfant est perdu !...

Non !... La fillette arrive. Bien que la mer soit houleuse, elle s'y jette bravement. Submergée par une vague, on la voit bientôt reparaitre... Elle nage... elle plonge... et se rapproche enfin avec l'enfant qu'elle a sauvé.

Le général s'était dirigé, tant bien que mal, vers le point de la rive où elle semblait vouloir aborder.

Là, dans un repli de la falaise, du linge séchait sur le galet. Plus loin, sur une manne d'osier, on voyait l'une de ces grandes mantes que portent si crânement les Granvilloises.

Tout hors d'haleine, le général regardait en souriant la jeune et courageuse lavandière.

Elle paraissait avoir douze ou treize ans. Elle était svelte, alerte et gracieuse dans ses moindres mouvements. Ses petits pieds nus, ses longs cheveux dénoués, les formes juvéniles que dessinait sa robe ruisselante d'eau, son profil de statue antique, ses grands yeux noirs, quelque chose d'étrange et de décidé dans son allure, tout en elle attestait la légende qui fait remonter la fondation de Granville à une colonie grecque.

A la hâte, et sans même remarquer le curieux examen dont elle était l'objet, la charmante créature enveloppait dans sa mante enfant évanoui.

— Attends ! fit le général. Tu es une brave fille !... Tiens... voici pour toi.

Il lui offrait une pièce d'or.

Rejetant la tête en arrière avec une petite moue dédaigneuse :

— Nous ne sommes pas des pauvres, répliqua-t-elle.

Et bondissant avec la légèreté d'un chevreau, elle se lança dans le chemin creux qui grimpe à travers les falaises.

— Mais, dit encore le général, où portes-tu ce pauvre petit ?

Sans s'arrêter, elle répondit :

— Et ! pardine, à sa mère !...

Le général, tout ému, s'en revint au logis et raconta cette aventure à sa gouvernante.

— Mme Giraud, dit-il en terminant, informez-vous de cette jeune sauvage ; je m'y intéresse. Tant de fierté !... tant de courage !... Et si gentille !... Un vrai type !... Oh ! je n'en aurai pas le démenti. Nous ferons, bon gré malgré, quelque chose pour elle.

II

Cette madame Giraud n'était pas une gouvernante ordinaire.

Veuve d'un capitaine, ancien compagnon d'armes du général, elle avait la haute main chez lui. C'était un vieux garçon. Il la considérait non comme une salariée, mais comme une amie.

Tandis qu'elle allait aux renseignements, dès le lendemain matin, le général, de son côté, en faisant sa promenade habituelle, rencontra de nouveau la petite Granvilloise.

Son linge, que la pluie de la veille avait empêché de sécher, se retrouvait étendu sur le galet. Assise sur sa manne, elle écoutait les doléances d'un vieux pêcheur qui paraissait au désespoir. La fillette en était tout attendrie. Non loin de ce groupe, contre la falaise, on voyait une barque brisée.

— Bonjour, dit le général, bonjour, mon enfant. Je suis aise de te revoir.

— Moi pareillement, répondit-elle ; car, tout en vous regardant venir de loin, je pensais : C'est peut-être bien le bon Dieu qui nous l'envoie !

— Vraiment ! Et pourquoi cela, ma fille ?

— A cause du père Jean.

— Qu'est-ce que le père Jean ?

— Ce vieux que vous voyez là et qui pleure.

Effectivement, le pêcheur venait de se retourner vers les débris de sa barque en essayant une larme.

— Explique-toi, reprit avec bienveillance le général. Que puis-je pour lui ? D'où vient son chagrin ?

Puis, comme déjà la fillette se disposait à répondre :

— Attends, fit-il en adressant un appel au domestique qui le suivait un pliant sous le bras. Je prévois une histoire, et ne voudrais pas l'écouter debout. Là, c'est bien. Merci, Baptiste.

Baptiste s'éloigna ; il avait commodément installé son maître.

— Va maintenant, dit le général, je suis tout oreilles.

— Oh ! c'est bien simple. Le canot d'hier... vous savez... ce canot où jouaient les méchants gamins qui abandonnèrent le petit...

— L'enfant sauvé par toi, par ton courage ?

— Bah ! j'étais là... Tout autre en eût fait autant, et je n'y songe guère, ni lui non plus guère, le pauvre chérubin. Santé, gaieté lui sont revenues. Mais, hélas ! personne n'avait pris souci de la barque... et, comme vous pouvez le voir, elle est bien malade.

— C'est donc celle-ci ?

— Comme vous dites, monsieur, celle au père Jean, son gagnepain. Avec ça que le mari de sa fille s'est perdu en mer lors du grand coup de vent de la Toussaint, et qu'il a sur les bras la veuve et trois mioches. Pauvre vieux ! comment nourrir désormais toute cette nichée ? Voilà pourquoi nous sommes si tristes.

La fillette venait de pousser un gros soupir. A son tour, elle avait des larmes dans les yeux.

— Je comprends, fit en souriant le général ; tu veux que je vienne en aide au canot ?

— Dame ! dit-elle, je me disais : Ce monsieur est riche et bien-faisant puisqu'il m'offrait hier une pièce d'or... J'ai presque

regret maintenant de l'avoir refusée. Cet argent-là, ce n'est plus tout-à-fait le sien, c'est encore un peu le mien...

— D'accord, mon enfant... Va toujours.

— Eh bien ! donc, baillez-le de notre part au père Jean... Il acceptera... Et si j'ai sauvé le petit, vous, monsieur, vous serez le sauveur de toute la famille.

Dans cette diplomatie naïve, il y avait en tant de cœur et d'esprit, que le général en fut touché. Il s'écria :

— Enlevé d'assaut, mais cela ne suffit pas... Voyons, père Jean, combien vous faudrait-il pour acheter une autre barque... une bonne barque?...

Le vieux loup de mer n'osait pas répondre.

— Parle, lui dit sa protectrice; ne vois-tu pas que ce monsieur-là est bon comme du bon pain... et qu'il ne demande qu'à t'ouvrir sa bourse?

Enfin le pêcheur répondit, mais avec hésitation, tout en roulant entre ses doigts son vieux bonnet de laine :

— Je connais un fameux canot d'occasion... et qui, repeint, serait comme neuf...

— Voilà notre affaire, dit le général. Combien tout cela coûterait-il?

— Oh ! bien trop cher...

— Combien ?

— Une centaine d'écus...

— Les voici; prends... Ce n'est pas moi, c'est elle qui te les donne... mais à une condition...

Le général venait de se retourner vers la fillette.

— Au fait, lui demanda-t-il, comment t'appelles-tu?

— Madeleine, répondit-elle.

— J'entends que la barque porte ce nom-là. Ce sera la *Madeleine*.

III

Le même soir, au diner, madame Giraud se déclara munie des renseignements demandés.

— Déjà ! fit le général; où diantre les avez-vous recueillis si vite ?

— Chez les bonnes sœurs qui tiennent ici l'école des filles. Déjà l'histoire du sauvetage leur était connue.

— Au fait, je n'y avais pas songé, moi; c'était plus simple. Eh bien ! voyons, que m'apprendrez-vous de ma protégée ?

— Rien qui puisse diminuer l'intérêt qu'elle vous inspire, général, au contraire; c'est un excellent sujet, une nature foncièrement honnête.

— Quand je vous le disais, madame Giraud !

— Avec cela intelligente et laborieuse. Mais...

— Aie ! aie !

— Rassurez-vous. On ne lui reproche qu'un certain esprit d'indépendance... et beaucoup de fierté.

— J'en sais quelque chose. Mais cette fierté, cette audace ne lui vont pas mal. Continuez, madame Giraud, continuez.

Ces dames m'ont répété à plusieurs reprises que, de toutes leurs élèves, Madeleine était celle, assurément dont elles avaient gardé le meilleur souvenir.

— Elle ne va donc plus à l'école ?

— Non. Elle est un peu plus âgée que vous ne le supposiez : presque quatorze ans. Quant à sa famille...

— Voilà ce qu'il nous importe de savoir. Dans sa famille, Madeleine est-elle heureuse ?

— Une jeune fille n'est jamais complètement heureuse lorsqu'elle a perdu sa mère, répondit madame Giraud.

— Son père lui reste, au moins ?

— Oui, général, mais il s'est remarié...

— Une belle-mère!... Ah ! la pauvre enfant!... Je devine.

— Ce n'est pas une méchante femme, un peu vive seulement et

d'un caractère despotique... Tant que le père est à la maison, tout va bien. Par malheur, il fait la pêche de Terre-Neuve et son absence se prolonge pendant des mois, parfois même une année... Voilà quinze jours qu'il est parti.

— Diable ! fit le général, nous sommes dans le mauvais moment. Si je pouvais une reconnaissance jusque-là pour amadouer la belle-mère ?

Madame Giraud s'offrit pour l'accompagner.

C'était le soir; un beau soir d'été. Le quartier des pêcheurs si bruyant d'ordinaire, paraissait silencieux. Portes ouvertes et maisons vides. Tout le monde était à la grève ou sur le rocher.

Le général s'était fait indiquer la rue, dont madame Giraud savait le nom, mais pas le numéro. A qui s'informer ?

Espérant une rencontre, ils allaient toujours.

Vers les dernières mesures, tout près de la côte, le bruit d'une vive altercation frappa leurs oreilles.

— Attention, fit le général, je reconnais la voix de ma mie Madeleine.

On ne distinguait pas encore ses paroles; mais une autre voix de femme, beaucoup plus aigüe, l'interrompit :

— Tais-toi ! criait-elle avec l'accent de la colère : je te défends de me tenir tête ainsi. Tiens, va-t'en, ou je ne réponds plus de moi... Tu n'es qu'une ingrate !

— Non ! répliqua vertement la fillette; mais, que voulez-vous, chacun son idée. Je n'ai pas voulu, je ne veux pas, jamais !

Une injure grossière, un bruit de sabots se firent entendre dans l'intérieur et Madeleine parut en dehors de la maison, s'enfuyant vers la plage.

Elle n'avait pu voir le général, qui s'avançait de l'autre côté. D'ailleurs elle se voilait les yeux d'une main. Sans doute elle pleurait.

Comme les deux arrivants approchaient du seuil, une troisième voix dogmatique et grave prit la parole.

— Eh ! fit le général, c'est le père Jean.

— La Césarine, disait le vieux pêcheur, vous avez eu tort... d'abord et d'une, hier matin, de gronder Madeleine par rapport à son linge... Elle venait de sauver la vie d'un enfant.

— Je ne me soucie que de mes enfants à moi, répliqua la belle-mère.

Sans s'émouvoir le père Jean continua :

— Deuxièmement, ce n'est pas juste, à vous, de lui reprocher l'argent que m'a donné le monsieur décoré, car tout un chacun n'y verrait qu'une bonne action de Madeleine, et qui doit tourner à sa louange...

— De votre part, oui, fit la Césarine; mais je n'ai rien empêché, moi. Est-ce que nous sommes plus riches que vous ? Est-ce que ce n'est pas à ses parents que songe d'abord une honnête fille ?

— Ah ! je comprends, murmura le général, qui se montra tout-à-coup.

IV.

Presque toutes les habitations de nos pêcheurs normands se ressemblent.

Sous le toit, une ou deux mansardes et le grenier. En bas une grande pièce, la *salle* qui sert à tous les usages. Sa haute et large cheminée représente à elle seule la cuisine. Voici le buffet chargé de la vaisselle et la table où l'on mange. Vers le seuil, auprès de la fenêtre donnant sur la rue, des filets, des appelets en voie de réparation, la quenouille et le vieux fauteuil : c'est le salon. Quelques pas plus loin, c'est la chambre à coucher, l'alcôve aux rideaux de serge et le berceau, le *ber* du dernier né. Parfois même en en voit plusieurs.

La Césarine avait deux enfants en bas âge. Elle portait l'un dans ses bras; l'autre effrayé de la dispute se cramponnait au ju-

pon de sa mère. La mère était jeune encore et devait avoir été jolie ; mais on sait combien la beauté et la jeunesse des Normandes de la côte se fanent vite. Dès qu'elles sont mariées, dès qu'elles sont mères, adieu toute coquetterie, tout soin de leur personne.

Il devait en avoir été ainsi de la Césarine. Son regard était dur, ses sourcils noirs se froncèrent à l'apparition soudaine d'un inconnu. L'accueil qu'elle se préparait à lui faire ne semblait rien moins qu'hospitalier. Mais le général n'était pas homme à s'arrêter en chemin pour si peu de chose.

— Père Jean, dit-il au pêcheur, n'est-ce pas ici la demeure de notre amie Madeleine.

Pour toute réponse, le vieillard désigna la maîtresse du logis. La présentation était faite.

— Madame, reprit le général en posant quelque louis sur la table, voici la récompense que je destinai à votre courageuse enfant. Soyez bonne pour elle et je vous en serai reconnaissant.

Une métamorphose complète s'était opérée sur les traits, dans toute la personne de la marâtre. Elle regardait tour-à-tour le bienfaiteur et le bienfait avec la joie d'une convoitise ardente. Le général, en fin diplomate qu'il était, pénétra sans peine cette nature gréco-normande, et pour en achever la conquête :

— Aimez bien Madeleine, reprit-il, c'est un véritable trésor que vous avez là... Au plaisir de vous revoir, madame.

Et, avant que la Césarine eût pu trouver un mot de réponse, il sortit.

Madame Giraud avait tout entendu. Comme elle offrait le bras au général :

— Toujours bon, toujours généreux, lui dit-elle.

— Bah ! répliqua-t-il gaiement, j'avais gagné vingt-cinq louis hier soir à la bouillotte. Et d'ailleurs je ne me ruinerai pas à Granville !

V.

Le général devait encore rester trois semaines aux bains de mer. De temps à autre, il rencontrait Madeleine. La première fois, après quelques mots échangés, il lui demanda :

— Eh bien ! ma fille es-tu plus contente ?

Pour toute réponse, saisissant la main de son protecteur, elle y colla ses lèvres et s'enfuit.

Quelques jours plus tard, de grand matin, le général se promenait sur l'estacade, remplacée depuis lors par une jetée de granit. Personne, contrairement à l'usage, ne l'accompagnait.

Sa canne, glissant entre deux madriers, tomba à la mer et disparut. Il était seul, il ne pouvait marcher sans appui. Comment regagner la maison ?

Tout-à-coup Madeleine surgit à son côté. Elle lui dit en jargon granvillois :

— Crochez-vous à mon épaule, monsieur ; c'est moi qui serai votre canne... et n'ayez crainte, elle ne vous faillira pas, celle-là.

Le général accepta et se mit en marche. L'estacade se trouvait déserte ; on causa.

— Tu m'aimes donc un peu ? dit-il.

— Faudrait être bien ingrate, répliqua-t-elle, pour ne point vous avoir de reconnaissance. Le père Jean m'a conté ce que vous avez fait chez nous... voire même vos bonnes paroles. J'en ai bien compris l'intention, allez.

— Ont-elles eu le résultat que j'en espérais ? demanda-t-il après quelque temps. Depuis cette visite, es-tu plus heureuse ?

— Oui... mais faut pas croire que ma belle-mère est une méchante femme. Elle est un peu vive, voilà tout. Si elle aime mieux ses propres enfants, quoi de plus naturel ? Et puis son mari est presque toujours absent... La pêche de l'an dernier a fait défaut... Mon mauvais caractère à moi... Toutes ses tristesses-là ne l'excusent-elles point d'être peu endurante ?

— Et quand ton père est là ?

— Oh ! tout va bien, répondit fièrement Madeleine. Personne n'aurait garde de tarabuster sa fille, il la défendrait. Moi-même j'y mets un peu plus du mien... je souris toujours... Vous comprenez ! s'il ne me croyait pas heureuse, il en aurait tant de chagrin. Pauvre père !

Le domestique du général le rejoignit en ce moment. Le général prit le bras de Baptiste et s'éloigna, mais non sans avoir remercié Madeleine.

— Bon petit cœur, se disait-il ; on n'en peut pas faire sortir un mot de reproche, même contre son bourreau.

VI.

Quelques jours s'étaient écoulés sans que le général rencontrât sa protégée, lorsqu'il reçut une lettre qui le rappelait en toute hâte à Paris. Avant le départ, il voulut revoir la Césarine et s'achemina vers le quartier des pêcheurs. Mais, au bas de la rampe qui y conduit, le père Jean se rencontra sur son passage.

— J'allais faire mes adieux à Madeleine, lui dit le général.

— Inutile de démarrer jusqu'à son mouillage, répliqua le vieux pêcheur, la corvette a levé l'ancre.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh ! pardine... qu'elle est partie !

— Quand cela ?

— Avant-hier soir.

— Mais où donc s'en est-elle allée ?

— Qui le sait.

— Pourquoi ce départ ?

— Ah ! voilà ! fit avec hésitation le père Jean, sa belle-mère lui avait donné un soufflet.

Le général resta muet de surprise et d'indignation.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi les récentes publications de MM. Garnier frères, il en est plusieurs que nous croyons devoir recommander particulièrement à l'attention de nos lecteurs (1).

C'est d'abord un beau volume où sont réunis *les Moralistes français*, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, complétés et annotés à l'aide des meilleures éditions, précédés de notices par Sainte-Beuve, — livre excellent qui résume toutes les réflexions les plus profondes qui aient été faites sur l'homme et la vie humaine.

Ce sont ensuite les principales œuvres dramatiques de Marivaux et les œuvres amoureuses de Pétrarque.

Le *Théâtre choisi de Marivaux*, précédé d'une introduction de M. Louis Moland, comprend neuf comédies : *Les Jeux de l'Amour et du hasard*, *le Legs*, *les Fausses confidences*, *l'Épreuve*, qui sont restées au répertoire, et qu'on joue encore fréquemment ; les deux *Surprises de l'Amour* qui établirent la réputation de Marivaux, l'une à la Comédie italienne, l'autre à la Comédie française ; *l'École des Mères* dont le succès se prolongea jusque dans les commencements de ce siècle et dans laquelle Mlle Mars a laissé de brillants souvenirs ; enfin *la Double inconstance* et *les Sincères* qui, au jugement de Sainte-Beuve, caractérisent le mieux le talent et l'esprit de Marivaux. Ce recueil ainsi formé satisfera pleinement, nous n'en doutons pas, la curiosité

(1) *Les Moralistes français*, un vol. in-8° ; le *Théâtre choisi de Marivaux*, un vol. in-18 ; les *Œuvres amoureuses de Pétrarque*, un vol. in-18. — Paris, 1875. — Garnier frères éditeurs, 6, rue des Saints-Pères.

des lecteurs qui craindraient d'affronter les dix tomes des œuvres complètes du célèbre écrivain; il donne tout ce qu'il y a de plus intéressant dans Marivaux, et il n'y a certainement pas, dans notre littérature, beaucoup de volumes plus spirituels, plus agréables à lire, ayant conservé autant de grâce et de mouvement, et que le temps épargne davantage.

Pétrarque, le poète de l'amour, est peu connu en France, parce qu'il n'existe qu'une ou deux mauvaises traductions, en vers ou en prose, de son œuvre. Celle que MM. Garnier frères viennent de publier sous ce titre : *Œuvres amoureuses de Pétrarque*, n'est pas sans défaut; mais, à vrai dire, nous n'en connaissons pas de meilleure. Elle contient le recueil très complet des « Sonnets » et « Triomphes » de ce tendre génie. Le texte italien accompagne l'interprétation française de Ginguéné, dont les savantes études sur l'histoire d'Italie sont si justement appréciées des érudits.

Ajoutons que, sous le rapport de l'exécution typographique, cette nouvelle édition ne laisse rien à désirer; elle est sortie des presses de M. J. Claye: c'est tout dire. On pourra donc lire avec une entière satisfaction ces poésies où l'âme doucement mélancolique de Pétrarque se plaint et sourit tour à tour à sa bien-aimée Laure, trouvant toujours des accents sublimes dans la douleur comme dans la joie.

R. H.

LES PAROLES D'OR

La meilleure façon de s'instruire, pour la jeunesse (façon oubliée aujourd'hui), c'est d'écouter les vieillards.

Jules CLARETIE.

Triste espèce, ces malveillants silencieux et crédules, qui accueillent une calomnie sur vous, ne s'en ouvrent jamais, et règlent leurs rapports là-dessus.

Louis DÉPRET.

On ne juge jamais un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et on le juge souvent favorablement parce qu'il ne dit rien. Ainsi, la théorie du silence complète la théorie de la conversation.

Eugène CHAPUS.

REVUE DES MAGASINS

Au *Paradis des Dames!*... Titre, comme noblesse, oblige; pour prouver qu'ils ont conscience de cette vérité, les administrateurs de la maison de confiance dont nous venons de citer le titre déploient toute leur intelligence et leur activité à résoudre ce difficile problème: vendre toujours du beau, du bon, et à bon marché. Une femme intelligente n'a pas de parti préconçu en fait de modes: elle prend le goût pour guide et suit les conseils de l'économie. Et voilà comment le *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10) paradis presque perdu naguère, vu son éloignement du centre élégant, — est devenu aujourd'hui un rendez-vous fort à la mode.

Au surplus, il est facile, par l'aperçu suivant, de se rendre compte du réel avantage qu'on rencontre à agir ainsi:

Au salon des confections et costumes, on trouve un choix considérable de toilettes et de vêtements de tout genre, d'une coupe et d'une élégance achevée, tout en étant d'un bon marché réel. Voici, entre autres, trois occasions uniques: un costume mohair, en toutes teintes, composé d'un jupon, d'un tablier et d'un corsage cuirasse, avec lisérés d'un autre ton, le tout d'une forme charmante, à 19 fr.75; — un vêtement printanier, le *Giroflé-Girofla* pèlerine dolman, à manches carrées, en drap de toutes nuances soutaché de noir, à 7 fr.75 (rien de plus jeune, de plus coquet); — un peignoir de forme princesse, en percale d'Alsace, teint garanti en toutes nuances, à 2 fr.95. — Ces prix ne sont-ils pas surprenants? A côté de cela, nous pourrions citer des modèles de vêtements de demi-saison d'une forme inédite, en cachemire ou soie, portant les noms suivants: *Lucrèce*, *Haydée*, *Ninon*, *Soltgny*; très élégamment garnis de galons perlés ou non, de plumés de coq, de franges marabout, ces vêtements offrent un caractère distingué et « comme il faut » qui séduit immédiatement.

Le salon de confection n'est pas le seul point important à visiter, au *Paradis des Dames*; les autres comptoirs de cette maison présentent aussi

mille côtés attrayants et avantageux. Au comptoir de lingerie, par exemple, on trouve des jupons en taffetas de Nice, à volant, avec différentes garnitures, à 6 fr.75 cent.; des cols de forme nouvelle en jolie percale, à 0 fr.50 centimes; des bonnets du matin, de forme variées, en nansouck et festonnés, à 0 fr.45 centimes.

Au comptoir d'indienne: Oxford printanier, teint garanti, largeur 50 à 52 cent. pour robes et costumes en toutes nuances: 0,28 cent. — Piqué croisé, garanti au lavage, 200 dessins, largeur 80 cent.: 0,60 cent.

Au comptoir de lainages et nouveautés: Mohair glacé, 0,55 cent. — Popeline japonaise: 0,33 cent. — Taffetas de Nice: 0,66 cent. — *Madame l'Archiduc*, haute nouveauté tout laine, succès du jour: 1 fr. 95.

Au comptoir des soieries, un taffetas noir tout cuit « hors ligne » à 2 fr. 45. Plusieurs soldes très avantageuses de noir et de grisailles, et parmi ces dernières une affaire importante à 1 fr. 90.

Citons enfin, en terminant, les cravates *La Vallière*, en foulard sergé: 0,15 cent. — *Jeune France*, cravate pour homme, à 0,45 cent. — Foulards de Chine à 0,53 cent. — Des bas *Dubarry*, coton écri, maille à jour, la paire: 0,25 cent. — Des gants satin fil belle qualité, pour dames, à 0,30 cent. — Ombrelles *Bergère*, percale imprimée, 0,45 cent.; en-cas, taille 45 cent., taffetas fort, monture acier: 2 fr. 95. — Des dossiers de fauteuils au crochet et frangés: 0,53 cent. — Mousseline brodée fond suisse à pois: 0,25 cent. le mètre. — Rideaux brodés, vitrage, hauteur 2 mètres, le rideau 1 fr. 45. — Des rubans à 0,35 cent., 0,65., et 1 fr. 75. — Des sacs en toile écrie, garnis de deux jolies bandes de maroquin rouge: 1 fr. 05. — Des...

Mais en voilà assez pour que nos lectrices soient tout-à-fait convaincues que la maison *Au Paradis des Dames* est un vrai paradis terrestre, et nous avons d'avance la certitude qu'elles nous remercieront de leur avoir rappelé.

— Si le léger cachemire de l'Inde est le plus beau lainage pour costume de demi-saison et d'été, le foulard de l'Inde est, sans contredit, la seule soierie élégante qu'on puisse porter à cette époque. Ceci bien admis, il n'y a pas d'autre alternative, pour se procurer l'une ou l'autre de ces étoffes, que de s'adresser à une maison de vente spéciale, et de préférence au *Comptoir des Indes*. Nos lectrices connaissent de trop longue date cette excellente maison, entrepôt général des tissus de l'Inde (129, boulevard Sébastopol), pour que nous ayons besoin d'en faire l'éloge. Nous nous contenterons de dire un mot des jolies nouveautés qu'elle met en vente pour la saison nouvelle.

Par sa légèreté, sa souplesse soyeuse et la fraîcheur de ses nuances charmantes, le foulard de l'Inde est inappréciable pour costume d'été; il n'est pas une femme élégante qui ne soit de notre avis. Voici ce que nous avons remarqué au *Comptoir des Indes* et que nous recommandons spécialement:

Le *Glacé d'Orient*, tissu uni, d'une grande solidité, très brillant, à reflets ombrés et glacés; le *Matelassé d'Été* en toutes nuances nouvelles; le *Rayé damassé*, à reflets camaïeu obtenu par la rayure satinée; le *crêpe Osaha* en toutes nuances; le *Tussor* uni (étoffe de la plus grande solidité) et le *Tussor damassé* en écri naturel seulement; le *Bénarès*, en trente-cinq nuances nouvelles. Ajoutons à cette nomenclature les unis de toutes qualités, en toutes nuances modernes, foncées, moyennes, claires, puis un choix immense de bouquets de toute grandeur, de toute couleur sur fond blanc ou de couleur; il faut noter qu'en teintes claires, ce dernier genre constitue de délicieuses toilettes parées. N'oublions pas non plus les rayures et les pois, en toute nuance et dimension, avec lesquelles on fait de charmants costumes de jeunes filles; une série complète de foulards pour deuil; enfin, comme « occasion » véritable, un choix de robes de foulard à 38 francs!

C'est en toute confiance, comme toujours, qu'il faut s'adresser au *Comptoir des Indes* qui, sur demande affranchie, envoie franco sa magnifique collection d'échantillons de foulard de l'Inde, aussi bien que les marchandises choisies:

Un détail important: le *Comptoir des Indes* tient en ce moment de ravissantes écharpes en crêpe de Chine de toutes nuances, ayant 2 m. 60 c. de longueur et 45 c. de largeur, effilés compris, au prix de 28 fr. Il suffit d'en voyer un échantillon de la nuance que l'on désire pour recevoir l'écharpe assortie avec une gravure représentant cinq manières de s'en servir.

— La *Compagnie Irlandaise*, dans ce qui est de son domaine, n'est point en retard sur les autres grandes maisons de nouveautés. Les merveilleux tissus en pur fil que nous y avons passés en revue nous font regretter de n'avoir que quelques lignes à leur consacrer.

Parmi ceux que la mode a justement pris sous son patronage, nous devons une mention spéciale à la *Toile mauresque*, facilement reconnaissable à ses dessins à jour, genre guipure. La *Esméralda*, d'un beau bleu céleste, semble pailletée d'argent. La batiste *Manon Lescaut*, aux rayures bleues, blanches, roses, se fait remarquer par son élégance toute champêtre. La légèreté, la transparence de la toile *Greuze* sont telles, qu'elle semble frémir au toucher. La *Bretonne*, couleur blé de sarrasin, exhale un parfum réellement agreste. Enfin, la *Sémiramide*, aux impressions blanches sur fond noir, est d'une coquetterie mélancolique, qui lui vaudra certainement de nombreux suffrages à la maison d'où elle sort (rue Tronchet 36).

Ajoutons — c'est là une justice qu'il faut rendre à la *Compagnie Irlandaise* — que toutes ses toiles, ses batistes, ses linons sont du meilleur goût et d'une originalité qui n'exclut pas la distinction.

— Voici à quelques jours (au 15 avril, comme dernière limite), la *Ville de Lyon* aura reçu toutes les nouveautés de la rubanerie de Saint-Etienne, la plupart des pièces de ruban d'été étant encore sur le métier. Cet arrivage, il est vrai, ne fera que compléter la superbe collection que cette maison possède déjà. Les personnes un peu pressées peuvent donc, dès à présent, visiter ce comptoir spécial de la *Ville de Lyon*; elles y trouveront les éléments nécessaires à toute espèce de garniture. On portera beaucoup de ruban, cette année: le goût du jour y pousse; il en faut de larges pour les écharpes des jupes, de moyens pour les nœuds, de plus étroits pour les choux de corsages et de vêtements, sans compter tous ceux qui conviennent aux coiffures, mantilles ou chapeaux!

La mode actuelle doit avoir fait un pacte avec la ville de Saint-Etienne qui, elle, semble en avoir fait un autre avec le magasin de la *Ville de Lyon*. Et voilà comment il se fait que nous allons nous enrubanner à quimieux mieux, et que nous ferons queue à la *Ville de Lyon* pour choisir nos rubans, car nulle part ailleurs on ne pourra en trouver un choix aussi remarquable.

Dans l'intérêt même de nos lectrices, nous devons annoncer aujourd'hui le bel assortiment de gants de Saxe que la *Ville de Lyon* possède en ce moment. Par la qualité et la beauté de leur peau, leur coupe irréprochable et leur parfaite fabrication, ces gants défient toute concurrence. Les femmes qui aiment à être bien gantées auront lieu d'être satisfaites.

Voici un joli choix de dentelles et d'entre-deux de Belgique (communément appelés dentelle torchon) que l'on trouve également rue de la Chaussée d'Antin, 6; rien de plus à la mode pour garnir les jupons, pantalons, corsages de dessous, bonnets et filets de nuit, lingerie d'enfants, etc. Puis une grande variété de bandes en broderie anglaise ou plumetis, nouvel article de lingerie élégante que la *Ville de Lyon* tiendra dorénavant, avec le soin et l'intelligence qu'elle apporte en toutes choses.

— La teinturerie a fait tant de progrès, aujourd'hui, qu'une robe bien teinte équivaut à une robe neuve. Aussi a-t-on toujours raison d'acheter de belles étoffes, car on a la ressource de faire teindre le costume lorsqu'il est terni ou qu'il a cessé de plaire. Nous connaissons une robe de mariée, en sicilienne blanche, qui a subi trois teintures!

La *Teinturerie européenne* (boulevard Poissonnière, 26) est une maison de confiance à laquelle on peut confier toute espèce de tissu, et c'est la seule qui puisse donner à la soie le brillant et la souplesse du neuf.

La *Teinturerie européenne* se charge de teindre, sans qu'il soit décousu, n'importe quel vêtement.

Ajoutons que les commandes sont faites et livrées aussi promptement que possible pour tous les pays.

— De tous les côtés on continue à nous demander un aperçu des prix courants des corsets, jupons et tournures de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33). Nous répondrons aujourd'hui encore à ce désir bien légitime, en fournissant les renseignements nécessaires, de nature à simplifier de beaucoup la correspondance de part et d'autre. Grâce à cela, on n'aura qu'à spécifier le prix de l'objet en formulant la demande d'envoi, et il n'y aura plus d'erreurs possibles.

Le *corset Sultane*, ce favori du jour, en beau couil blanc orné de peluche et de valenciennes, avec nœud de ruban et beau lacet de soie: 30 fr.

Le *corset Elise*, joli modèle à gorge coulissée, élégamment établi: 25 fr.

Le *corset-cage*, tout à jour, très agréable à porter en soirée ou pendant les fortes chaleurs, diminuant la grosseur de taille de 5 cent. à peu près et laissant au corps tout son élasticité, très avantageux comme prix: 15 fr.

La *jupe Louis XV*, qui doit à sa forme exceptionnelle, le mérite de faire valoir la grâce de la traîne: 15 fr. en blanc; 18 fr. en rouge.

La *jupe Ninon*, nouveau modèle répondant bien aux exigences de la mode actuelle, parfaite pour robe de diner: 20 fr. en blanc; 25 fr. en rouge.

La *jupe Royale*, indispensable pour les robes à longue traîne dont elle fait majestueusement valoir l'élégance aristocratique: 28 fr. en blanc; 33 fr. en rouge.

La *jupe Henri II*, très-plate et fuyante du haut, particulièrement favorable à la toilette de ville dont elle favorise le développement en arrière: 15 fr. en blanc; 18 fr. en rouge.

Les deux tournures *Ninon* et *Ninette* sont des appoints purs et simples qui ne font que niveler raisonnablement les formes en leur donnant la rondeur nécessaire: 6 fr. en blanc; 8 fr. en rouge.

Le *jupon Princesse articulé*, à tournure élastique, soutenant les robes les plus lourdes avec une grâce moelleuse; inappréciable en voiture où, grâce à son élasticité étonnante, elle ne tient aucune place, et cédant à la moindre pression: 25 fr. en blanc; 30 fr. en rouge.

Nous avons obtenu de la maison de Plument que toutes les abonnées de ce journal recevraient *franco* tout article demandé par lettre affranchie et contenant un bon de poste représentant le montant de l'objet désiré.

SPECIALITÉS

Beaucoup de personnes profitent des fêtes de Pâques pour faire un voyage, ou s'en aller à la campagne respirer à pleins poumons les brises printanières. Rappelons à ces heureux prédestinés qu'on n'affronte pas sans danger les premières ardeurs du soleil.

Une bonne précaution à prendre, c'est d'emporter avec soi la *boîte de Jouvence*, vrai talisman de beauté, contenant tous les perfectionnements de l'art du cosmétique, ou simplement une boîte de parfumerie intelligemment composée, comme la maison VIOLET s'entend à le faire. On y trouvera:

Plusieurs savons de toilette: savon royal de Thridace, savon au baume de violettes.

Un pot de cold-cream à la violette, à la glycérine, au suc de fraises.

Un paquet de poudre de riz à la brise de violettes, à la maréchale, à la verveine, au lys de Cachemyr, la plus fine, la plus impalpable et la plus adhérente de toutes les poudres de riz.

Une excellente pommade pour l'entretien des cheveux: baume de violettes, pommade Farnèse, pommade Ylang-Ylang, baume lustral à la glycérine saponifiée, etc., toutes possédant les qualités nécessaires à l'entretien et à l'embellissement de la chevelure.

Eaux, poudres, opiat dentifrices, émailine, donnant aux dents la blancheur nacré de la perle et parfument agréablement l'haleine.

Enfin, un flacon de vinaigre parfumé à volonté, de l'eau de Cologne, de triples extraits d'odeurs, parfums concentrés pour le mouchoir, dont quelques gouttes suffisent pour l'aromatiser.

C'est à la *Reine des Abeilles* (Rotonde du Grand-Hôtel) qu'il faut aller choisir ces boîtes de parfumerie. On en profitera pour

admirer tous les jolis nécessaires de toilette, jeux de broches, caves à odeurs, glaces pour tout usage, bonbonnières mystérieuses, etc., qui constituent là, pour ainsi dire, une exposition perpétuelle.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



DEVANT DE LA CONFECTION Printanière P. n° 202 (page 157).